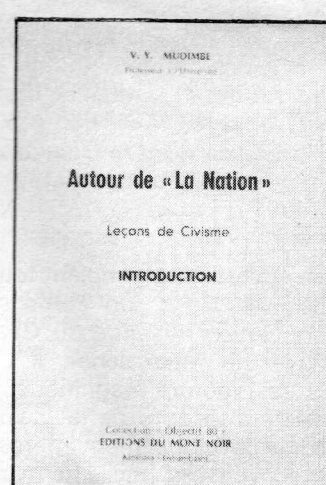
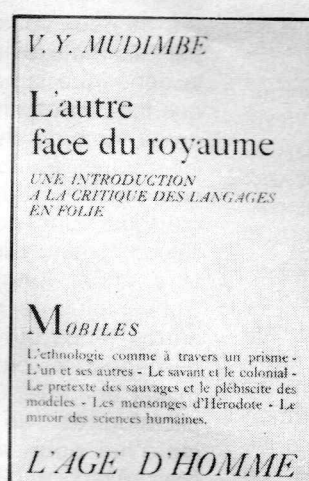
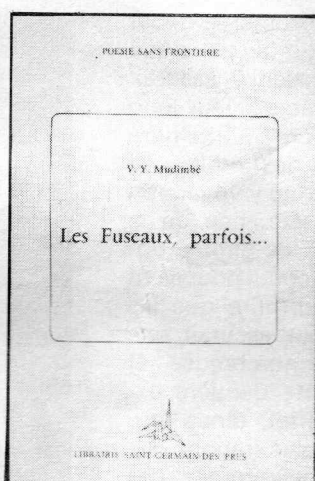
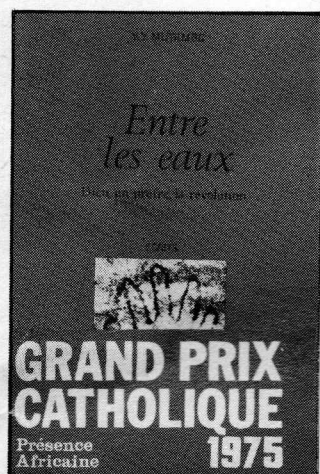




entretien avec V.Y. Mudimbe

On ne pourra plus désormais évoquer les lettres africaines d'expression française sans dire un mot de la littérature francophone du Zaïre qui, quoiqu'encore traitée par plus d'un africaniste européen en parent pauvre, est néanmoins porteuse d'espérances et riche de promesses. Nous avons rencontré, cet été, l'une de ses plus brillantes figures, en l'occurrence le professeur V.Y. Mudimbe dont Alain Guillerrou, président de l'Association des Ecrivains Catholiques, a célébré « la victoire », en lui décernant le Grand Prix Catholique de littérature 1975, pour son roman *Entre les eaux*, paru à Présence Africaine en 1973. Car, c'est la première fois que ce prix visant avant tout à couronner toute œuvre de qualité littéraire affirmée, est décernée à un francophone d'Afrique noire.

Fondateur et ancien directeur général du Centre de Linguistique théorique et appliquée (CELTA) du Zaïre, ancien doyen de la Faculté des Lettres de l'Université nationale du Zaïre, V.Y. Mudimbe est actuellement professeur de linguistique au campus de Lubumbashi et secrétaire général du Congrès internationale des Etudes africaines. Il dirige également les Editions du Mont Noir qu'il a lui-même fondées en 1971 dans le but de permettre aux jeunes talents zaïrois d'avoir une tribune littéraire à leur disposition, où ils peuvent se mesurer en confrontant leurs productions.

Poète, romancier, linguiste, V.Y. Mudimbe a déjà publié plusieurs ouvrages dont voici les principaux : *Déchirures, poèmes* (Ed. du Mont Noir, 1971); *Entretailles, précédées de Fulgurances d'une lézarde, poèmes* (Ed. Saint Germain-des-Près, 1973); *Réflexions sur la vie quotidienne* (Ed. du Mont Noir, 1972); *Entre les Eaux, roman*, (Présence Africaine, 1973) et *L'Autre face du royaume, essai* (L'Age d'Homme, 1973).

*On connaît bien
Mudimbe,
personnalité officielle
de l'Université du
du Zaïre, habitué
des milieux
scientifiques
internationaux.
On connaît peu,
par contre, l'autre
face de Mudimbe :
le poète, le romancier.
A quand remonte
votre passion
de l'écriture?*

Comme tout le monde, j'ai commencé à écrire à l'école secondaire : des poèmes, des petits essais d'écolier. J'ai eu cependant, dès cette époque, le bonheur d'avoir des maîtres admirables grâce auxquels, j'ai ap-



pris que l'écriture pouvait être non seulement un moyen d'expression et de communication mais aussi, et de manière singulière, un lieu de réconciliation avec soi-même, avec les autres. Cette vérité, perçue il y a longtemps, je ne la sais vraiment que depuis quelques années; disons, depuis 1966 ou 1967, au moment où j'ai compris que toute expression pour être véridique devait être ascèse. Cela explique, peut-être, ce que vous appelez ma passion de l'écriture.

Vous avez été doyen de Faculté, directeur d'un Centre de Recherches. Vous êtes membre de nombreuses sociétés savantes. Malgré vos charges, vous écrivez non seulement des travaux spécialisés mais aussi des romans, des poèmes, des essais. Pourquoi écrivez-vous? Et surtout comment faites-vous pour mener de front une œuvre aussi diversifiée?

J'écris un peu par habitude, un peu par passion. Le contact permanent avec des livres, avec la pensée des autres est toujours, d'une certaine manière, invitation à l'écriture. Il y a un pli à prendre et on a vite fait de le prendre. Un petit calcul; une heure d'écriture par jour, vous permet de produire six ou sept pages dans le meilleur des cas... Faites le compte, au bout d'un mois et au bout d'un an... Non, voyons, c'est une simple question d'organisation.

Organisation, bien sûr. Mais vous n'allez pas me faire croire que pendant votre heure d'écriture journalière vous pouvez écrire indistinctement des poèmes, un roman ou des pages d'un essai. Nous souhaiterions que vous précisiez votre style de travail et puissiez nous dire comment vous vous y prenez pour vous organiser.

Naturellement, je ne suis pas une mécanique. Si je parle d'une heure d'écriture par jour, c'est à titre indicatif. Ecrire un roman ou des poèmes est aussi fonction d'une atmosphère et d'une disponibilité intérieures. Celles-ci peuvent varier d'un jour à l'autre. Ainsi par exemple, j'ai écrit « **Entre les eaux** » pratiquement d'une traite en quelques jours, mais il m'a fallu plus de six mois pour que j'accepte la forme actuelle d'**Entretailles**. Je veux dire ceci: si on considère l'écriture comme moyen d'expression d'une vérité intérieure, alors il est certain qu'on peut difficilement la considérer comme un exercice automatique. J'ai consacré un certain nombre d'années de ma vie, à écrire une thèse sur les sens du mot « air » en grec, en latin et en français. J'ai rédigé ce travail malgré quelques rares moments d'exaltation, avec un détachement similaire à celui d'un ouvrier qui, pour vivre, se doit d'accomplir régulièrement une besogne déterminée. Un roman, un poème, exigeant, je pense, un engagement d'un autre genre. Le détachement n'est pas toujours possible. Et dès lors, une organisation n'est qu'un cadre. Et en fonction de ma disponibilité intérieure, je le remplis comme je peux en ne suivant que mon rêve du moment. Vous savez on dit parfois que lorsqu'on a peu de temps pour écrire, la solution est d'écrire tout le temps. Si on le fait systématiquement, on peut, je crois parvenir à se réserver une petite heure par jour.

Vous avez publié il n'y a pas longtemps trois livres: un recueil de poèmes intitulé Entretailles; un roman, intitulé Entre les eaux qui vient d'ailleurs d'obtenir le Grand Prix Catholique de Littérature pour l'année 1975, et un essai, l'Autre face du Royaume. Y-a-t-il un lien entre ces trois œuvres?

Un lien? Je ne sais pas. D'abord, j'ai publié aussi un manuel de français et un certain nombre d'articles. Je vois mal, dès lors, quel lien invoquer. Que certains de mes textes renvoient à un certain nombre de nœuds intérieurs me semble évident; mais comment les dire et pourquoi les dire? Au total, je préfère parler de réseaux, sans doute fastidieux, qui pourraient exister autour de faits concrets ou d'une idée. Je pense par exemple aux tensions d'un rêve d'équilibre entre la vie et la mort. Et je me dis: le prétexte d'**Entretailles** est la mort d'un de mes anciens élèves; **Entre les Eaux** est le récit d'un mort symbolique et **L'autre face du royaume** serait peut-être l'expression de la mort d'un conformisme scientifique personnel qui ne me plaisait guère.

Comment conciliez-vous les exigences de l'écriture poétique, celles de la création d'un roman et la rationalité pour la construction d'un essai?

Il y a une expression que j'aime beaucoup, celle de « grâce actuelle ». Naturellement, il ne faut pas l'entendre au sens théologique. C'est l'analogie possible qui me plaît. En effet, je considère l'écriture comme un privilège insigne. Ce privilège

peut prendre des formes diverses, multiples pour exprimer un sentiment ou un rêve. Voyez : nous avons des manières différentes pour dire l'amour, la joie ou la tristesse qui nous habitent. Pour moi, il en est de même pour l'écriture. Je me laisse faire par mes rêves selon les moments. L'idée ou les grandes lignes d'un poème ou d'un roman peuvent surgir pendant que je lis un dossier ennuyeux tout comme elles peuvent être provoquées par une conversation. Ainsi par exemple, mon premier roman a été provoqué par un ami qui, las de m'entendre lui répéter les variations successives d'une intrigue possible m'a forcé à écrire et a exigé que, chaque soir, je lui lise les pages achevées. Un autre exemple : mon prochain roman, **Le Bel Immonde**, dont le manuscrit est chez l'éditeur depuis septembre 1973, est né de la lecture d'un livre de Genêt. Et je l'ai dit tout à l'heure, **Entretailles** est né d'un étonnement face à la mort de quelqu'un que je connaissais bien, un de mes élèves. Et pourtant, au premier abord, c'est le sacre de la vie que je chante dans ce recueil. Evidemment, élaborer un essai est autre chose. Mais je doute qu'on puisse en écrire un comme ça, hors d'une atmosphère singulière. C'est que pour moi, la question de conciliation est une question abstraite. J'ai choisi d'être un lieu de sensibilité et je me laisse marquer par les événements. La singularité des marques oriente ma sensibilité vers l'une ou l'autre forme de l'écriture.

*Vos recueils de poèmes
sont pratiquement
passés inaperçus. On
en a peu parlé,
comparé à l'intérêt
suscité par
Entre les Eaux.
Quelle interprétation
donnez-vous à ce fait ?*

Je n'ai aucune interprétation. On parle en général peu de productions poétiques. Le roman et le théâtre présentent une trame, une intrigue et parfois des thèses implicites ou explicites. Ce sont là des données faciles à exploiter, à discuter. Mais un recueil de poèmes ? Lorsqu'on a relevé ce qui peut paraître être la ligne général des thèmes, à moins

d'entreprendre une étude technique, on a peu à en dire. Non, je n'ai pas été étonné par la discrétion de l'accueil.

*On a dit
qu'Entre les Eaux
était un roman
fortement inspiré par
votre vie personnelle.
Un critique belge
a pu même écrire dans
une revue bruxelloise
que le héros, « Pierre
Landu, qui porte
l'identification jusqu'à
la figure du Christ,
mais d'un Christ
bafoué, méprisé, nié,
s'arrachant au monde
pour mieux l'assumer,
n'est en fait que
l'auteur lui-même ».
Qu'en pensez-vous ?*

Mettons-nous d'accord, j'admets que devant une œuvre, le critique est relativement libre de dire ce qu'il pense, comme n'importe quel lecteur d'ailleurs. J'admets aussi que le critique, à l'occasion, est parfaitement en droit de ne pas se soucier de l'avis de l'auteur. C'est normal. Que des critiques m'identifient au héros, cela les concerne. Pour ma part, je n'ai pas le sentiment d'être « Pierre Landu », tout comme je ne crois pas avoir écrit un roman autobiographique. Que j'aie pu faire passer une part de mon expérience personnelle ou certains de mes fantasmes dans le héros est une autre affaire. D'ailleurs quel romancier ne le fait pas ?

*Quelle est
la problématique
posée par votre roman ?*

J'ai cherché à montrer comment un prêtre noir, un intellectuel occidental, vivant dans un pays pauvre, peut assumer aujourd'hui sa situation. En fait, la question dépasse ce cadre précis. J'ai voulu une image qui puisse, avec violence, rendre compte d'une ambiguïté extrême. « Mon » prêtre noir est un

symbole : celui de l'Africain, à la fois, travaillé et tiraillé par des appels multiples, ceux de la pensée, de la foi, de la modernité, du développement et la quête d'une authenticité profondément humaine. C'est tout le sens de la citation de Lucien qui ouvre le livre : Peregrinus qui monte chez les dieux pour se laisser périr dans les flammes. **Entre les Eaux**, c'est aussi un jeu de ma parole. Un jeu qui, je le crains, n'est pas tout à fait innocent dans la mesure où il esquisse un projet de dissolution dans une prière impossible. Pourquoi ? Peut-être parce que je m'imaginais, parce que je vous imagine aussi entre les eaux comme les noyés. Et je me demande si, par delà nos angoisses et nos altérités, nous ne sommes pas une mystérieuse attente comme ce malheureux prêtre que j'ai brisé en Dieu. Mais attente de quoi ?

*Quelle est la visée
exacte de l'Autre Face
du Royaume ?
En d'autres termes :
vous critiquez les
orientations actuelles
du travail africaniste.
On vous croyait
structuraliste, vous
affirmez dans votre
livre que le
structuralisme n'est
peut-être qu'un
phantasme. En un
mot, vous détruisez,
habilement souvent,
parfois sans en avoir
l'air, mais vous
détruisez quand même
un certain nombre de
normes. En retour,
on a un peu
l'impression que vous
n'apportez aucune
solution de rechange,
presqu'aucune
proposition positive.*

Un ami, spécialiste d'anthropologie politique, a vu en ce livre une expression de « la mort du père ». J'imagine qu'il entend par là que la démarche de mon analyse est exagérément critique à l'égard des normes classiques des Sciences Sociales

auxquelles m'ont introduit ceux qui furent naguère mes maîtres. Mais justement, ces hommes remarquables que j'ai eu pour maîtres m'ont appris à ne rien accepter qui ne soit au préalable passé devant le tribunal de l'examen critique. Le cheminement de **L'Autre face du Royaume** est ainsi, à mon sens, l'expression d'une profonde fidélité à l'enseignement de mes maîtres, mais aussi à un de mes rêves d'étudiant d'abord, de jeune enseignant ensuite. La visée? Elle est claire, très claire même. En 1965, Michel Foucault, qui est aujourd'hui professeur au Collège de France, se demandait si l'ethnologie ne s'enracine pas dans cette possibilité qui semble appartenir en propre à l'histoire de la culture occidentale et qui lui permet de se lier aux autres cultures sur le mode de la pure théorie. — Eh bien, ce genre de questions traverse la plupart des travaux représentatifs de la pensée contemporaine. Lisez Claude Lévi-Strauss, Louis Dumont, Claude Meillassoux, Maurice Godelier et vous verrez. Face à leurs choix, n'est-il pas normal que l'Africain reprenne, pour lui-même, les questions de fondements? C'est ce que j'ai tenté de faire. Si je ne présente pas encore des propositions concrètes, c'est que le travail est à continuer, à généraliser. Je le dis clairement dans mon livre. Mais je pense, malgré tout, que régulièrement j'ai ouvert des voies de « respiration ». Plus exactement une voie qui, j'en suis certain peut aider l'Africain producteur de science, à avoir une conscience plus exacte de la réalité; une voie apparemment simple; la prise de parole immédiate. Un collègue a écrit à ce sujet que j'ouvrais la voie de l'utopie. Pourquoi? Et s'il en était ainsi, l'utopie ne peut-elle pas être féconde?

*En lisant **L'Autre Face du Royaume**, il nous a semblé que vous n'approuviez pas tellement le discours scientifique de « l'Histoire Immédiate », élaboré par le professeur B. Verhaegen. Or, vous le savez, ce discours guide de plus en plus les recherches*

*des étudiants africains
en sciences sociales
et politiques.*

*Voulez-vous expliciter
votre position?*

Attention, je ne conteste pas du tout le bien-fondé de la méthode d'Histoire Immédiate. Je suis simplement critique à l'égard d'une démarche que par ailleurs je trouve remarquable de promesses et à laquelle j'ai donné naguère ma modeste contribution. Mon problème est simple. Le voici : au lendemain de l'indépendance les Africanistes ne comprennent rien à ce qui se passe. Le « Congo » leur paraît un monstre d'irrationalité. Aussi se réfugient-ils dans des travaux de laboratoire ou, contre tout bon sens, ils continuent l'ancienne pratique coloniale. C'est Verhaegen et des disciples qui, attentifs, aux divers mouvements de transformations politiques et sociales, essaient de mettre sur pied une méthode d'analyse et de compréhension de la nouvelle réalité politique de notre pays. C'est proprement inouï. Les jeunes savants zaïrois avaient là une occasion de prendre aussi la parole. Cette occasion, ils l'ont ratée. Pourquoi? Je ne pense pas que ce soit un hasard et je me demande si ce blocage, notre blocage à nous, chercheurs africains, n'est pas à la mesure de notre dépendance à l'égard d'un type donné de pratique scientifique. Aussi me paraît-il intéressant de savoir à quelle raison renvoie le culte de la science objective que nous prônons. Verhaegen et ses disciples se sont posés la question. Il me paraît impérieux que nous la reposions pour notre compte. En tout cas, il est souhaitable que, dès à présent, les étudiants zaïrois de Verhaegen, aient le courage, à l'instar de leur maître, de mener de front et de manière complémentaire, et une réflexion méthodologique critique et une recherche empirique réellement attentive à la société zaïroise.

*Hormis peut-être leurs
caractères polémiques,*

*« Négritude
et Négrologues »*

de Adotévi et

*« le Manifeste de
l'homme primitif »
de Fodé Diawara,*

*présentent des points
communs avec*

*« **L'Autre Face du
Royaume** ». En tant
qu'auteur de ce
dernier livre, pouvez-
vous nous donner
votre point de vue sur
les titres précédents.*

D'abord il faut que nous nous entendions sur les traits communs comme vous dites. A mon avis, les trois livres ont ceci en commun : d'abord, ils sont l'œuvre d'Africains, c'est-à-dire l'œuvre d'anciens objets de l'Anthropologie; ensuite, tous les trois entendent présenter autre chose que la vérité reçue; enfin je crois que dans ces trois livres, on trouve l'accusation d'une forme de frivolité de la pensée. A mon sens, là s'arrêtent les similitudes. Andotevi a un projet singulier, celui de démythifier la négritude et ceux qu'il appelle négrologues. Il est d'une violence extrême, parfois injuste. Singulièrement à l'égard de Senghor. Certaines thèses de Diawara m'ont paru scientifiquement pénibles, souvent même insoutenables. La première fois que j'ai lu le livre, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un canular. Mon projet dans **L'Autre face du Royaume** est différent. J'analyse ce que j'appelle des langages fous pour en démontrer les limites et ouvrir la voie à une pratique nouvelle, plus authentique humainement et scientifiquement. En ce sens, mon livre est très proche du dernier livre de Verhaegen, « **L'Introduction à l'Histoire Immédiate** », paru à Gembloux au moment même où le mien sortait à Lausanne.

*V.Y. Mudimbe, quels
sont les travaux que
vous avez actuellement
en chantier?*

Un certain nombre de travaux techniques de philologie et de sociologie que je traîne depuis quelques années. Je rêve de pouvoir m'y consacrer sérieusement bientôt. Pour l'instant j'attends la parution prochaine, à Vienne, d'un gros travail de philologie.

**Propos recueillis par
Mukala KADIMA-NZUGI et
Monsengo VANTIBAH**